

Helwar Hernando FIGUEROA SALAMANCA

La persistance des idées traditionalistes en
Colombie.
Religion et politique (1886-1952)

Paris, L'Harmattan, coll. « Religions du Sud », 2016, 327 p.

Cet ouvrage met en lumière de façon claire et bien documentée le rôle-clé qu'a joué l'Église catholique dans la construction de la société colombienne sur le plan socio-politique et religieux, et qu'elle continue de jouer malgré l'érosion de son hégémonie.

Ces trente dernières années, de nombreux travaux ont été publiés – certains remarquables – sur différents aspects de l'action politico-religieuse de l'Église catholique colombienne. Figueroa s'en sert avec intelligence pour faire un panorama historique de la fin du XIX^e jusqu'au milieu du XX^e siècle (chap. 1), dans lequel il présente les tensions politico-religieuses issues des tentatives avortées de laïcisation de l'État et de sécularisation de la société, de l'alliance étroite de l'Église avec le Parti conservateur au pouvoir pendant plus de quarante ans (1886-1930), et de son intransigeance à l'égard des libéraux au moment de leur retour au pouvoir en 1930.

Un des grands mérites de l'auteur est qu'il montre et analyse la cohérence du projet global que nourrissait l'Église catholique pour la société colombienne au milieu du XX^e siècle, tant sur le plan politique – un État confessionnel – que culturel – un « hispanisme » catholique et conservateur (chap. 2) – et économique – un État corporatiste (chap. 3). L'État confessionnel garantissait à l'Église la possibilité de « tout restaurer dans le Christ » et de faire de la Colombie une *Cristilandia* comme le proclamait, en 1951, le prêtre jésuite Felix Restrepo. L'État corporatiste était la réponse catholique au capitalisme et au socialisme. Quant à l'hispanisme, avec sa triade *langue, race et religion*, il était considéré comme la meilleure arme culturelle contre la « menace » de l'athéisme « bolchévique et socialiste » et contre la modernité triomphante, anglo-saxonne et protestante, d'après la Seconde Guerre mondiale.

L'analyse de ce projet global de société, qui prônait le retour à une société théocratique, hiérarchique, organique et corporative, fait de l'ouvrage de Figueroa un bon apport à l'étude de la pensée réactionnaire catholique en Colombie – et de la pensée réactionnaire catholique tout court. Bien que l'investigation de l'auteur se concentre sur l'aile la plus conservatrice et intolérante du catholicisme colombien, il prend soin de signaler l'existence de secteurs moins intransigeants et souligne avec raison que l'institution ecclésiastique, loin d'être un bloc monolithique, est sujette à la fragmentation tant dans son approche de la société que dans ses relations avec l'État.

Les trois derniers et passionnants chapitres, consacrés à l'épineux sujet de la participation partisane et belliqueuse de certains membres du clergé lors de la tragique période dite de « La Violence » (au cours de laquelle environ 200 000 personnes ont trouvé la mort), méritent une mention spéciale. Figueroa y analyse le fanatisme politico-religieux de l'époque en se focalisant sur une partie particulièrement combative du clergé des départements d'Antioquia, Boyacá, Santander et Norte de Santander, qui revendiquait le bien-fondé de son intolérance et de son intransigeance et qui, par ses prêches enflammés, a contribué à radicaliser les affrontements sanglants entre libéraux et conservateurs. L'auteur trace, alors, les portraits saisissants de prêtres tels que Cayo Leonidas Peñuela, Agustín Amaya, Francisco Mora Díaz, Daniel Jordán et de l'évêque Miguel Angel Builes, en croisant une multitude de sources : presse catholique, conservatrice et libérale ; documents ecclésiastiques paroissiaux, diocésains et nationaux ; travaux d'investigation récemment publiés ainsi qu'entrevues réalisées par l'auteur en personne. Apparaissent ainsi dans toute leur splendeur, pour ainsi dire, les figures de ces croisés qui ne craignaient pas d'en appeler à une guerre sainte contre les « ennemis du Christ ».

Nul doute qu'au-delà de l'intérêt pour l'histoire de la Colombie, l'ouvrage peut être lu comme un épisode, en terres sud-américaines, de la lutte séculaire de l'Église catholique contre une modernité redoutée. Les diverses tentatives de laïcisation des États et les processus de sécularisation de la société ont été considérés par le Vatican, depuis le XIX^e siècle, comme le fruit empoisonné d'une longue liste d'« erreurs modernes » : de la *Réforme* protestante, en passant par les *Lumières*, jusqu'à l'apostasie sociale et politique de la *Révolution* (française, mexicaine, bolchévique) et du sécularisme actuel. Petit à petit, l'autonomie de l'individu vis-à-vis du domaine religieux s'est accrue dans tous les aspects de la vie, privée et collective, ce que l'Église catholique considère comme une erreur fatale.

Pour elle, comme le montre l'auteur pour le cas de la Colombie, seule la restauration d'une « société catholique » – dans laquelle la hiérarchie ecclésiastique aurait le droit de décider des principes constitutionnels et de normes fondamentales de la vie collective – peut conduire à un ordre social pacifique, prospère et heureux.

Pour conclure, et ce n'est pas une mince affaire, cet ouvrage – version abrégée d'une thèse de doctorat soutenue en 2010 à l'université de Toulouse II – suscite une réflexion salutaire autour des relations ancestrales entre religion et violence, d'une brûlante actualité avec le djihadisme. Au cours des nombreuses guerres civiles entre libéraux et conservateurs, non seulement en Colombie, mais également dans d'autres pays hispano-américains, la religion a souvent renforcé la motivation politique des belligérants et donné aux conflits un air de guerre sainte au nom de la défense de la « nation catholique ».

Rodolfo de Roux